

GRANDEUR ET MISÈRE DE LA DÉVOTION MARIALE AU MOYEN-AGE

Dans sa banalité, le titre fixé à cet exposé en dit toute la difficulté. Celle-ci ne vient pas seulement de ce que le moyen âge fut long, et qu'il est impossible, en peu de pages, de résumer mille ans; elle vient de ce que, durant ces dix siècles, le culte de la Mère de Dieu évolua jusqu'à se transformer profondément : on est tenté de situer la « grandeur » à l'un des deux termes chronologiques de cette évolution, et la « misère » à l'autre. Encore faudrait-il décider si la grandeur est au commencement, la misère à la fin, ou si l'inverse n'est pas vrai. L'extrême sobriété du culte marial à la fin de l'âge patristique est-elle préférable à l'exubérante religion de la fin du moyen âge? L'Église ne le dit pas, et les jugements privés peuvent différer légitimement.

Renonçons donc ici à apprécier les évolutions dans l'Église en termes de décadence et de progrès. Le Saint-Esprit est à l'œuvre à toutes les époques, et les formes que revêt, à un moment, la piété qu'il anime peuvent être différentes de celles qu'elle revêtira aux générations suivantes. Ce que d'aucuns considéreront comme une déviation apparaîtra à d'autres un enrichissement. Qui a raison? Y a-t-il eu un âge d'or, ou plusieurs, à quoi comparer tous les autres? Et où les situer? L'archéologue, sur ce point, pensera peut-être autrement que le théologien ou que l'historien attentif à discerner l'action de Dieu : les formes de piété qui s'éloignent le plus de l'idéal offert par telle grande époque sont parfois celles qui sauvèrent, en un autre âge, la vie chrétienne. Mieux vaut reconnaître, avec Newman, qu'à chaque

époque il y a grandeur et misère : grandeur parce que Dieu inspire la religion qu'on a pour lui, agit par elle et nous sauve par elle; misère parce que cette religion risque sans cesse que nous la dégradions, plus ou moins, en superstition¹. Qui dira quelles périodes ont évité parfaitement cet écueil? Mais ce jugement d'historien, à supposer qu'il fût possible, garderait-il valeur aux yeux du « spectateur des siècles »? Dieu, à qui l'Écriture décerne ce titre admirable², est éternel, il est patient. Il regarde, il sait, il permet; bien plus, il aide, il suscite, il accepte. A toutes les époques, il aime son Église, et il est aimé d'elle. Il connaît les limites et les faiblesses de ceux qui le servent en ce monde, et il les utilise : il n'est jamais vaincu.

Au lieu donc de juger nous-mêmes, en son nom, en son lieu, comment et quand il fut le mieux servi, tâchons de discerner les vraies grandeurs du culte marial de l'époque médiévale; essayons aussi de savoir, afin de les éviter, si des inconvénients réels ont alors menacé la « vraie dévotion ». Et pour ce faire, au lieu d'aventurer des idées générales, évoquons à grands traits, d'après les faits, les vicissitudes par lesquelles a passé la ferveur mariale.

I. — HIVER ET PRINTEMPS : HAUT MOYEN AGE ET XI^e SIÈCLE

Le moyen âge a-t-il été une grande époque mariale, et à partir de quand? Il n'est point superflu de rappeler dès l'abord que la réponse à ces questions ne peut être aussi simple qu'on le croit souvent. D'après une opinion très répandue, la religion du moyen âge aurait été dominée par la crainte du Juge à venir, de la *Virgo terribilis*, jusqu'à ce que saint Bernard et les cisterciens, puis saint François d'Assise, lui aient donné plus de douceur : « C'est au XII^e siècle que le culte de la Vierge, jusque-là si grave, commence à se nuancer de tendresse. Des ordres nouveaux

1. Ce danger qui menace toute religion a été mis en relief par NEWMAN dans ses *Lectures on certain difficulties felt by anglicans in submitting to the Catholic Church*, II (trad. GONDON, Paris, 1851, pp. 64 et sq.). On peut voir aussi, dans le même sens, H. BREMOND, *Hist. litt. du sentiment religieux*, IX, Paris, 1932, pp. 267-272.

2. « Quia tu es Deus conspector saeculorum », *Eccli.*, 36, 19.

apparaissent, qui commencent à parler de la Vierge avec un accent plus passionné, et l'on voit grandir des sentiments qui vont s'épanouir avec une grâce poétique au XII^e siècle³. »

En réalité, des études récentes et solides prouvent qu'il en fut tout autrement : l'évolution fut plus complexe, et le « tournant » se situe avant saint Bernard. Il suffira ici, pour en donner une idée, de résumer les conclusions du travail très documenté d'un historien qui sut interroger à la fois des sources diverses — littéraires, liturgiques, archéologiques — et les interpréter d'après l'ensemble des phénomènes politiques et économiques⁴.

Le culte marial, d'origine orientale, s'était répandu en Occident au cours du IV^e siècle. Il s'y maintint et s'y développa tant que les contacts furent étroits entre l'Occident et l'Orient, et seulement dans les régions où ils le furent : ce fut le cas dans la société méditerranéenne à l'époque mérovingienne, au temps des papes Hormisdas († 523) et saint Grégoire le grand († 604), et de l'évêque saint Grégoire de Tours (538-595). Les églises mariales, sous les mérovingiens, sont dispersées dans le « couloir méditerranéen » qu'animait le trafic syrien : Provence, vallée du Rhône, Nord et Est de la France actuelle; mais on en voit peu dans l'Allemagne du Sud, et point dans les anciennes villes romaines des bords du Rhin, qui étaient désormais sans relations économiques directes avec l'Orient.

L'avènement des carolingiens coïncide avec un appauvrissement du culte marial, qui s'accroîtra encore vers la fin du IX^e siècle. La littérature religieuse est devenue plus abondante, et l'hagiographie y occupe la plus grande place : on pourrait donc s'attendre à y voir la doctrine et la dévotion mariales en inspirer bien des écrits. Mais ceux qui traitent de la Sainte Vierge sont, en réalité, relativement peu nombreux. Avec l'Orient, dans lequel s'est répandu

3. E. MALE, *L'art religieux du XII^e siècle en France*, 4^e éd., Paris, 1940, p. 426.

4. E. SABBE, *Le culte marial et la genèse de la sculpture médiévale*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, XX (1951), pp. 101-125. — Sur tout ce qui concerne l'histoire littéraire de la mariologie au moyen âge, une excellente bibliographie vient récemment d'être donnée par R. LAURENTIN, *Court traité de théologie mariale*, Paris, 1953.

l'Islam, l'empire d'Occident entretient moins de relations économiques; il est également moins ouvert aux influences culturelles venues du monde méditerranéen antique. Il en résultera une civilisation occidentale plus homogène, mais moins riche, dont l'une des manifestations est ce qu'on a pu appeler un « recul marial »; sans doute quelques auteurs parlent de la Sainte Vierge, mais ce sont des poètes ou des polémistes sans influence sur leur temps. L'abondante correspondance des VIII^e et IX^e siècles ne fait à peu près aucune part à la dévotion mariale; les vies de saints ne mentionnent guère d'invocations à Marie; les conciles ne traitent point de problèmes qui la concernent. Sur ce point le contraste avec l'Orient est rendu sensible par le fait que l'empereur byzantin Michel, dans une lettre lue au concile de Paris de 825, en appelle à l'intercession de « Notre-Dame inviolée, la Mère de Dieu, toujours Vierge ». En France comme en Allemagne, le nombre très restreint des églises consacrées à la Vierge confirme que cette période est maintenant celle d'une « apathie mariale ».

Au X^e siècle, on discerne un certain regain de vénération envers Marie autour de Cluny, sous l'influence de saint Odon et surtout de saint Mayeul; il en va de même en Allemagne, où la politique des Otton est davantage ouverte à l'influence de Venise et de Byzance. Quelques églises, surtout clunisiennes ou allemandes, sont placées sous le vocable de Marie. Pourtant le culte marial reste le fait des gens d'Église et trouve peu d'écho dans la masse du peuple.

On a vu que ce fait est lié à des conditions politiques générales. Il s'explique aussi en partie par la psychologie religieuse des hommes du moyen âge, et ceci aussi bien à l'époque mérovingienne qu'aux VIII^e et X^e siècles. On attache alors la plus grande importance aux reliques, et spécialement à celles des saints régionaux. Or l'absence de reliques corporelles de la Vierge disposait les esprits à admettre l'Assomption; mais elle rendait difficile l'initiation mariale de ces hommes qui, dans l'ensemble, étaient restés des primitifs. Les reliques vestimentaires de la Sainte Vierge étaient elles-mêmes fort rares, et il est très révélateur qu'on n'ait pas eu l'idée de les multiplier. On assiste alors à une certaine « tiédeur mariale » : on n'attribue guère de miracles à la Mère de Dieu, on ne fait guère de

pèlerinages en son honneur, on ne lui consacre guère de monastères, on ne donne guère son nom aux enfants qu'on baptise. En plusieurs endroits, même, on laisse en ruines des églises mariales, comme Notre-Dame de Paris, qui, en 907, est encore dans l'état de délabrement où l'a réduit le pillage des Normands de 861. Cet exemple est comme le symbole d'une situation générale qui se prolonge pendant tout le haut moyen âge.

Au XI^e siècle, au contraire, on assiste à un réveil du culte marial, qui est lui-même l'un des aspects du renouveau général que l'Église connaît alors : une société qui est longtemps restée dans la torpeur fait maintenant preuve d'une activité plus intense : l'économie d'échanges fait de rapides progrès, des villes naissent ou grandissent. L'Église cesse d'être « au pouvoir des laïques ». Dans tous les domaines, elle fait preuve d'une étonnante vitalité : des théologiens, dont plusieurs sont en même temps des saints, donnent un nouvel élan à sa doctrine et à sa spiritualité; les monastères se libèrent de la tutelle féodale; les papes sont peu à peu vainqueurs, en France, en Angleterre et en Allemagne, dans la querelle des investitures. Les évêques et les Abbés protègent les pauvres contre l'oppression des seigneurs féodaux, qui sentent leur déclin venu. La « Paix » et la « Trêve de Dieu » remédient aux luttes continues. Quand la première croisade sera proclamée, le succès qu'elle remportera prouvera l'enthousiasme que l'Église avait suscité dans le peuple.

De ce renouveau spirituel jaillit un essor marial qui se manifeste dans les deux domaines de la doctrine et de la piété. Le précurseur de ce nouvel élan est l'évêque saint Fulbert de Chartres (1007-1029). Il compose des sermons en l'honneur de Marie. Bientôt les papes saint Léon IX, puis saint Grégoire VII se font les promoteurs de cette confiance en Marie. Urbain II placera la croisade sous sa protection; le même pape, utilisant à cet effet des textes plus anciens, donnera à la préface romaine de la Vierge sa force à peu près définitive⁵. La mariologie occupe les théo-

5. Voir l'étude de DOM B. CAPELLE, *Les origines de la préface romaine de la Vierge*, dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, XXXVIII (1942), pp. 46-58.

logiens; tandis qu'au IX^e siècle, Pascale Radbert, sous le nom de saint Jérôme, avait composé un ouvrage qui avait retardé le progrès de la croyance à l'Assomption, vers la fin du XI^e siècle, un bénédictin anonyme, sous le nom de saint Augustin, écrit en faveur de ce mystère un beau et long traité dont l'influence sera décisive. En même temps se fait jour et grandit la croyance à l'Immaculée Conception : l'opposition, pourtant énergique, de saint Bernard ne retardera ni la diffusion de la fête ni le progrès de la doctrine.

Au cours de ce XI^e siècle qui a mérité d'être appelé « le grand siècle marial », de nombreux moines écrivent des traités, des hymnes et des poèmes à la louange de la Vierge. L'usage se généralise, dans les monastères, puis ailleurs, de célébrer, le samedi, la messe votive et l'office *De Beata*. Des fêtes mariales qui étaient inconnues ou tombées en désuétude figurent maintenant régulièrement au calendrier des monastères, puis d'autres églises : ce sont la Conception, la Nativité, la Purification, l'Assomption. Mais cette ferveur ne reste pas le monopole des moines et des clercs. Les fidèles en sont informés, ils s'y associent. Des échanges de toutes sortes mettent à nouveau en relation les peuples d'Occident entre eux et avec l'Orient : les marchands, de plus en plus, voyagent à l'étranger; des pèlerins vont, plus fréquemment que par le passé, à Rome, en Palestine; des Byzantins commencent même à visiter l'Occident : tous ces facteurs contribuent à la propagation du culte marial. Des pèlerinages marials prennent naissance un peu partout; des sanctuaires marials jalonnent, surtout en territoire français, les routes que suivent les foules vers Rome, Lorette, Saint-Gilles et Compostelle. Aussi parmi les églises nombreuses qu'on bâtit au XI^e siècle, beaucoup sont dédiées à la Vierge.

Pour les églises et les cryptes mariales, on sculpte des statues. La représentation iconographique de la Vierge avait été fréquente dans l'art byzantin des V^e et VI^e siècles, et dans l'art d'Occident pendant la fin du bas-empire comme sous les mérovingiens. A l'époque carolingienne elle avait connu la même éclipse que le culte marial proprement dit. Au XI^e siècle elle réapparaît, surtout dans la région mosane, dans des ivoires sculptés, des cuivres repoussés, des retables, qui ne répondent guère à un besoin de la piété populaire.

Mais dans le midi de la France, là où l'éveil du culte marial est le plus sensible, apparaissent aussi des statues de la Vierge avec l'Enfant sur ses genoux, *Sedes Sapientiae*. De là, la statuaire mariale se répandra partout, comme un moyen de rapprocher des hommes leur grande médiatrice auprès de Dieu. Ces sculptures, qui sont parfois en même temps des reliquaires, deviennent l'objet d'une grande vénération; on embellit les chapelles qui les abritent. Désormais, la Vierge Marie est de nouveau considérée par tous comme présente parmi nous.

II. — « FLORES APPARUERUNT »

Le XII^e siècle et les suivants profiteront de l'impulsion donnée par le XI^e. Les grands thèmes doctrinaux — Médiation, Assomption, Immaculée Conception — sont désormais orientés vers un progrès dont ils ne recevront plus que des précisions. Mais, sous l'influence surtout des cisterciens et des prémontrés, puis des franciscains et des dominicains, on assiste à un accroissement des « pratiques » mariales. Ce développement s'opère selon un double processus : d'une part apparaissent de nouveaux textes et de nouveaux usages, qui s'introduisent peu à peu dans la liturgie; d'autre part, certains rites ou certaines formules acquièrent une importance plus grande, bourgeonnent, pour ainsi dire, sur le culte traditionnel, puis tendent à s'en séparer. Presque toutes les dévotions mariales des temps modernes sont nées ainsi. Quelques exemples essayeront de le montrer.

Le premier peut être emprunté à l'*Ave Maria*. Le salut de l'ange à Marie : *Ave gratia plena, Dominus tecum* (Luc, 1, 28), et celui d'Élisabeth : *Benedicta tu inter mulieres et benedictus fructus ventris tui* (Luc, 1, 42), constituaient les éléments d'antiennes, de répons et de versets de l'office *De Beata*, dont on a vu qu'il était récité dans d'assez nombreux monastères au XI^e siècle. Ces deux salutations, tirées de la liturgie, furent réunies en une seule formule de dévotion privée dont la pratique est attestée au XII^e siècle; on les attribuait d'ailleurs parfois toutes deux à l'ange Gabriel. Le mot *Jesus* fut ajouté au XIII^e siècle à la fin de l'unique prière de louange ainsi constituée. Celle-ci jouit alors d'une

extrême faveur : les simples comme les clercs instruits aimaient la réciter un grand nombre de fois, souvent en l'accompagnant d'inclinations ou de genuflexions destinées à la fois à honorer la Mère de Dieu et à donner une occasion de mortification. Quand elle fut ainsi entrée dans la pratique universelle, la salutation angélique reçut un caractère officiel : les synodes du XIII^e siècle en firent une prière d'obligation, que tous les fidèles étaient tenus de savoir par cœur en latin. Le besoin se fit alors sentir d'y ajouter une prière de demande. Plusieurs formules furent composées à cet effet aux XIV^e et XV^e siècles. Celle qui s'imposa fut *Sancta Maria, ora pro nobis peccatoribus*, peu à peu augmentée des mots *Mater Dei* et de *nunc et in hora mortis*; le mot final, *nostrae*, ne fut ajouté que plus tard : il n'était pas encore universel au XVI^e siècle. Enrichi de ces divers accroissements, l'*Ave Maria* fut réintroduit dans la prière liturgique : il figure dans plusieurs bréviaires de la première moitié du XVI^e siècle, tantôt comme l'une des antiennes à réciter à la fin de l'office, plus souvent comme formule à réciter après le *Pater*, avant l'office; c'est à cette place, et sous sa forme désormais complète, que saint Pie V le fit entrer dans le bréviaire romain⁶.

Le *Salve Regina* offre l'exemple d'une formule qui n'était pas d'abord d'usage liturgique, mais qui finit par prendre dans la liturgie une place importante et qui donna naissance à une pratique extra-liturgique. A l'origine, c'était un de ces nombreux « saluts » — tel l'*Ave Maria* — qu'on aimait adresser à la Sainte Vierge⁷. Il avait été composé, au XI^e siècle, comme une invocation à la « Reine de Miséricorde » : il exprimait la « clameur » du peuple opprimé demandant à son « avocate » — au sens féodal de ce terme — de le protéger, dans son « exil », contre ses ennemis. Quand fut lancée la première croisade, il répondait exactement aux

6. Cf. H. THURSTON, art. *Ave Maria*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, I, Paris, 1937, col. 1161-1167, et A. ROMANO, *L'Ave Maria nella liturgia*, dans l'*Osservatore Romano* du 19 novembre 1941.

7. Les saluts à la Vierge sont assez fréquents dans les écrits dévots, inédits ou imprimés; voir, par exemple, dans les écrits d'Ekbert de Schönau († 1184), la *Salutatio Ekberti ad S. Mariam*, éd. F. W. E. ROTH, *Die Visionen der Hl. Elisabeth...*, Brünn, 1884, p. 286. Sur les saluts à la Vierge, on peut voir aussi C. A. MAURIN, *Les saluts d'amour, Les troubadours de Notre-Dame* (2 vol.), et *La Vierge dans la littérature allemande* (2 vol.), Montpellier, 1932.

besoins pressants de l'Église⁸. Aussi à cette occasion commença-t-il de se répandre. Saint Bernard en fit introduire le chant dans la liturgie cistercienne; d'autres églises et monastères l'adoptèrent également. Comme il perdait peu à peu sa première résonance juridique, et pour ainsi dire « politique », on ajouta le mot *Mater* avant *misericordiae*, puis les invocations finales : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*. Au XIII^e siècle, un peu partout — chez les dominicains, les franciscains, les bénédictins d'Égmond et d'ailleurs, dans la chapelle de Grégoire IX comme dans celle de saint Louis — le chant du *Salve Regina* revêtit une certaine solennité; il s'accompagnait parfois de musique et d'une procession⁹. Il tendit à devenir, aux XIV^e et XV^e siècles, une sorte d'office autonome, qu'on célébrait le soir, selon un caractère qu'il revêt aujourd'hui encore en certains lieux de pèlerinage.

Les pèlerins de Lourdes savent qu'on y chante parfois un « *Te Deum* marial ». Est-ce là une innovation? Nullement; mais une fois de plus, nous sommes en présence d'une pratique dont l'inspiration vint de la liturgie, puis qui se développa indépendamment d'elle. L'adaptation du *Te Deum* à la Sainte Vierge est attestée, avec des variantes, en plusieurs manuscrits, dès le XV^e siècle au moins¹⁰. A

8. Cf. R. BAUERREISS, *Der « Clamor »*. Eine verschollene mittelalterliche Gebetsform und das *Salve Regina*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, LXII (1950), pp. 24-33.

9. Voir les textes indiqués par A. VAN DIJCK, dans *Ephemerides liturgicae*, LV (1941), p. 100; *Vita Gregorii IX*, dans MURATORI, *Scriptores rerum italicarum*, III, 1, p. 502; GUILLAUME DE SAINT-PATHUS, O.F.M., *Vita S. Ludovici regis*, c. III, n. 34, *Acta Sanctor. Aug.*, V, p. 580; MARTÈNE, *De ant. mon. rit.*, I, c. 12, n. 17. — On sait que les chartreux ont conservé l'antienne avec son début primitif : *Salve Regina misericordiae, vitae dulcedo...*

10. Le *Te Deum* marial figure soit comme prière d'action de grâces, soit comme conclusion des matines du petit office de la Vierge, dans d'assez nombreux manuscrits; toutes les formes que j'ai pu en observer diffèrent les unes des autres. Elles se trouvent dans les manuscrits suivants : Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 214 (XV^e siècle), f. 149; Marshall 110 (XV^e siècle), f. 79^v (traduction en néerlandais); Rawlinson D. 825, f. 49 : copie du XVII^e siècle faite d'après un ouvrage publié par le P. M. Inchofer, S.J., à Messine en 1629; au f. 49^v, même texte traduit en anglais); Paris, B. N. lat. 1354 (XV^e siècle), f. 181^v-185^v (forme développée); 1430 (XV^e siècle), f. 106^v; 13305 (XV^e siècle, Rome), f. 37-42 (forme allongée dans laquelle est insérée une sorte de litanie : « Tu es prudens... Tu gloriosa civitas... », cf. V. LEROQUAIS, *Les livres d'heures manuscrits*, II, p. 142); N. acq. lat., 872 (XV^e siècle).

l'origine, il s'agit d'une transposition fidèle, aussi littérale que possible, de l'hymne ancienne; elle pouvait donc être chantée sur le même ton que lui, presque sur les mêmes notes. Il n'est sans doute pas sans intérêt que soit donné ici le texte, difficilement accessible, d'une de ces formules; il sera emprunté à un recueil de prières anglais du XV^e siècle; une rubrique y précise qu'il fut chanté à la suite de l'expédition victorieuse par laquelle Henri V, dans son royaume considéré traditionnellement comme la « dot » de la Vierge, réduisit l'opposition du lollard Olcastle, en 1418¹¹ :

Te Matrem laudamus, te Dominam confitemur.
 Te aeterni Patris praelectam veneramus.
 Tibi omnes Angeli, tibi Caeli et universae Potestates;
 Tibi Cherubim et Seraphim, humili nobiscum voce proclamant :

Ave,
 Ave,
 Ave, Maria virgo theotocos.
 Pleni sunt caeli et terra maiestate Filii tui.
 Te gloriosam Apostoli praedicant.
 Te gratiosam Prophetae praenuntiant.
 Te pretiosam Martyres floribus circumdant.
 Te per orbem terrarum, sancta confitetur ecclesia,

cle, Célestins de Paris), f. 70-71 (cf. LEROQUAIS, *ibid.*, p. 275); cf. aussi Charleville 67, f. 70, d'après le *Catal. gén. des manuscrits*, V, 578; Amiens 127 (*ibid.*, XIX, 60; attribué à saint Bonaventure); Grenoble 406, f. 71^v (*ibid.*, VII, 144; attribué à saint Bernard); Vat. lat. 10.000 (XV^e siècle, bréviaire O.F.M.), f. 202, d'après EHRENSBERGER, *Libri liturgici Bibl. Apost. Vatic. mss.*, Fribourg-en-Breisgau, 1837, p. 246. Deux formes du texte ont été éditées, d'après des manuscrits des XIV^e-XV^e siècles d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, par MONE, *Latein. Hymnen*, II (1854), p. 229, et G. MORELL, *Latein. Hymnen*, Einsiedeln, 1866-1868, pp. 116-117. Ces exemples suffisent à montrer que le *Te Deum* marial était répandu partout. — Le *Te Deum* antique lui-même avait fait l'objet de paraphrases, cf. MONE, *op. cit.*, p. 230.

11. « De ymno a gente anglorum cantando ad Laudem Dei Genetricis Mariae propter gratiosam expeditionem regis Henrici Quinti, et pro succursu regni Anglie dotis sue, quo cunctas hereses cum heresiarcha Iohannis (*sic*) Oldcastle suis precibus interemit »; sur Oldcastle, cf. *Dictionary of national biography*, art. *Henri V*, t. IX (1908), p. 497. Le texte est donné ici d'après ce manuscrit parce qu'il y est encore très proche — plus que dans d'autres témoins — du *Te Deum* primitif. — Dans le manuscrit, au verset *Tu ad liberandum*, le texte porte *vertisti*; mais d'autres témoins (N. acq. lat. 872, Mone) donnent : *carne vestitisti*.

Matrem immensae maiestatis;

Venerandam Dei sponsam marisque nesciam;

Sanctam quoque solam, Sancto gravidam Spiritu.

Tu regina es caeli, tu domina es totius mundi.

Tu ad liberandum hominem perditum, carne vestitisti altissimi Filium.

Tu vincendo mortis aculeo, protulisti clarissimo vitam ex utero.

Tu ad dexteram Nati sedes, dignitate Matris.

Te ergo, quaesumus, angigenis subveni, quos pro dote propria defendisti.

Aeterna fac cum sanctis eius in gloria numerari.

Salvum fac populum tuum, Domina, et benedic, et a mortis peste dotem tuam libera.

Et rege eos et extolle eos usque in aeternum.

Per singulos dies benedicimus te.

Et laudamus nomen tuum in saeculum, quae cunctas haereses sola interemisti.

Dignare, Domina laude digna, fide firma nos custodire.

Miserere nostri, Domina, miserere nostri.

Fiat misericordia Filii tui, Domina, super nos, spe tua qui clamamus illi.

In te, Domina, speramus : non confundamur in aeternum.

Plus tard, le *Te Deum* marial tendit à s'affranchir des formules et des rythmes que l'hymne ancienne imposait à son texte. Au XVIII^e siècle, il est fort différent de ce qu'il était à l'origine : l'Immaculée Conception en devient le thème dominant; à la fin y est ajouté le *Te decet laus* adapté à la Vierge¹². Mais, malgré ces accroissements, on reconnaît immédiatement que cette manière de louer Marie est inspirée des formules liturgiques les plus anciennes et les plus riches de sens.

On pourrait multiplier les exemples de tels rapprochements entre certaines formes modernes de la dévotion mariale et leurs lointains antécédents. Un liturgiste éminent comme E. Bishop n'a pas craint de suggérer un parallèle entre le « mois de Marie » qui devait être codifié au

12. Le texte en a été édité, d'après un antiphonaire romain de 1757, par J. GROND, dans *De Standaard van Maria*, 17 avril 1937; inc. : « Te Mariam laudamus, Te immaculatam confitemur... »; à la fin : « Te decet laus, te decet hymnus, tibi iubilus in conceptione tua immaculata, o Maria, ab omni creatura. Amen. »

XVIII^e siècle, et la « grande fête de Marie » qui figure, le 3 mai, dans plusieurs martyrologes et calendriers irlandais et qui remonte au VIII^e siècle au moins. Non qu'il y ait un lien historique réel entre la pratique irlandaise et celle de mille ans plus tard; mais une semblable dévotion a suscité des pratiques analogues : les fidèles ont senti, comme d'instinct, que le mois du printemps convenait au culte de la Mère de Dieu¹³. Même si le temps entre Pâques et la Pentecôte n'a point de grandes fêtes mariales, même si celles-ci prennent place vers la fin de l'année liturgique, entre le 15 août et Noël, on relève à plusieurs époques, — sous Alphonse X d'Espagne au XIII^e siècle, autour d'Henri Suso au XIV^e siècle¹⁴, comme jadis en Irlande — une tendance à honorer la Mère de Dieu pendant le mois printanier. Or le mois de mai n'est pas seulement celui des fleurs; il est celui du Temps pascal. La coïncidence persistante de cette dévotion mariale avec l'épanouissement du mystère de Jésus-Christ ne nous indique-t-elle pas que dans « l'exercice du mois de Marie », la pensée du mystère pascal peut avoir une part ?

*
**

Au cours de tout le moyen âge, la dévotion mariale s'alimente à deux sources : le culte public de l'Église et la ferveur privée des fidèles et des saints. Les deux courants qui en découlent profitent l'un de l'autre. La liturgie accueille des pratiques et des formules dont elle avait été le point de départ, et qui lui reviennent enrichies d'un nouveau contenu. Mais elle reste la garantie de la ferveur privée : dans la mesure où celle-ci s'en éloigne, elle risque de perdre cette justesse de doctrine et de sentiment qui est la marque de l'authentique religion.

Au XI^e siècle, la dévotion mariale renouvelée coïncide presque entièrement avec la liturgie : aussi ne connaît-elle

13. Dans GASQUET-E. BISHOP, *The Bosworth Balter*, Londres, 1908, p. 52; sur la « grande fête de la Vierge », cf. E. BISHOP, *Liturgia historica*, Oxford, 1918, p. 252.

14. Indications du P. VANUCCI, *Il mese di Maria ricercato nella sua istituzione e nelle sue origini*, Florence, 1876; E. CAMPANA, *Maria nel culto cattolico* (2^e éd.), Turin, 1945, t. I, pp. 404-447; G. M. ROSCHINI, *Mariologia*, 2^e éd., Rome, 1948, t. IV, pp. 122-127.

guère de déviations. Leur danger se fera plus grand quand des formules issues de la liturgie, ou qui n'y seront pas encore réintégrées, tendront à prendre, aux yeux de certains, une valeur en elles-mêmes, indépendamment du contexte vraiment religieux de qui elles recevaient leur réelle signification. Les recueils de *Miracula* de la fin du moyen âge comportent des récits où la dévotion se nuance de puérité, quand ce n'est pas de superstition : l'enfant qui a perdu un sou le retrouve parce qu'il récite un *Ave Maria*; le bandit qui cesse de voler le samedi se croit dispensé d'observer la morale les six autres jours; on attribue enfin à des prières comme l'*Intemerata* ou le *Salve Regina* une efficacité pour ainsi dire magique : il suffit de les réciter pour être tiré d'un péril, pour ne pas se noyer si l'on tombe dans l'eau. Dans de telles perspectives, Marie n'est plus la Mère de Dieu, qui nous a donné Jésus-Christ et qui veut nous conduire à lui; c'est la maman-qui-arrange-tout. Le mystère de l'Incarnation, qui est à l'origine du culte marial et qui doit en rester la justification fondamentale, est plus ou moins perdu de vue. Aussi, dans cette piété, la louange, qui occupe tant de place dans le culte que l'Église rend à la Sainte Vierge, la louange tend à disparaître au profit de la demande, et d'une demande dont l'objet est parfois sans relation avec le salut éternel. Tandis que des théologiens, aux XIV^e et XV^e siècles, arguent sur des problèmes subtils de mariologie spéculative, la religion populaire tend à s'abaisser : de part et d'autre, on court le risque d'oublier le mystère central de la Maternité divine, pour n'en considérer que des conséquences lointaines, parfois problématiques.

La liturgie évite ces écueils. La célébration du mystère de l'Incarnation et de la Maternité divine y a donné naissance à des fêtes qui en détaillent, comme en des images successives et complémentaires, toute la richesse; les pratiques de dévotion saisonnières ou quotidiennes qui s'inspirent de la liturgie, et, peu à peu, sont intégrées par elle, fixent à la piété ses attitudes justes : admiration pour la Mère de Dieu, louange de ses gloires, mais sans oubli de Jésus-Christ, qui est le seul Sauveur; amour intense de la Vierge Marie, confiance immense en son intercession, mais sans évasion hors des devoirs de la morale. Parce qu'elle

est la prière de l'Église, parce qu'elle est garantie contre toute erreur, la liturgie indique la norme dont doit se rapprocher toute vraie dévotion. Le fait qu'au cours de tout le moyen âge, parmi toutes les vicissitudes qui viennent d'être rappelées, malgré toutes les déviations qui menaçaient l'imagination des peuples encore enfants, la liturgie ait maintenu, dans l'ensemble de l'Église, une piété fervente, mais en même temps juste et solide, envers la Sainte Vierge, est une grande leçon pour nous. Il nous enseigne à ne point séparer la vénération que nous devons à la Mère de Dieu du culte que nous rendons au Christ dans ses mystères.

J. LECLERCQ, O. S. B.

Clervaux.